

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ils n'ont pas compris

Cécile Poirier

Volume 5, Number 1 (25), January–February 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30194ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, C. (1963). Ils n'ont pas compris. *Liberté*, 5(1), 64–66.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ils n'ont pas compris

Je m'en allais à la plage. Il faisait très chaud, une température à faire mourir les arbres. J'avais bien l'intention de me tremper (j'avais pris mon maillot de bain). Ça me plaisait de marcher pieds nus dans le sable que l'on écrase à volonté. Le sable, ça me fait penser à la vie. L'eau glacée et le sable bouillant.

Les gens auraient dû savoir. Quand je suis arrivée, on ne m'a pas saluée parce qu'on ne me connaissait pas. Ah, il y a bien les enfants. Je crois qu'ils m'ont reconnue. Ils m'avaient peut-être vue en rêve; mais je n'ai pas pu leur parler; leurs parents les en ont empêchés. Et puis j'étais seule. J'ai cherché un coin isolé pour mettre mes effets à l'abri des voleurs. J'ai enlevé mes verres et je ne voyais plus rien, parce que sans verres je suis aveugle. On ne me connaissait pas mais j'ai senti qu'on me regardait. On me regardait tellement que je me suis demandée si quelque chose faisait défaut dans ma tenue. J'ai remis mes verres et on ne m'a plus regardée. Comme j'étais seule (il faudrait s'entendre: j'étais avec un garçon et une fille, mais ils ne parlent pas; ils trouvent ça inutile; moi aussi d'ailleurs). Alors comme j'étais seule, je me suis étendue dans le sable avant de me baigner et j'ai lu *Une charogne*, de Baudelaire:

*"Et ce monde rendait une étrange musique
comme l'eau courante et le vent."*

Le sable, c'est si doux. Le sable est admirable. C'est comme l'amitié, ça ne reste pas en place longtemps.

On le prend dans sa main en le serrant très fort et il coule dru, d'un seul jet, parce qu'on le contrôle, parce qu'on veut qu'il coule d'un seul jet. Ou encore on en prend une poignée et on laisse aller les doigts bonnement, sans trop y penser, et le sable coule vite, mais ce n'est pas un jet, c'est une fontaine. Les fontaines, c'est beau, mais ça coule en éventail; on risque d'en perdre quelques grains quand on cherche à tout prendre. Je vivais très bien en compagnie du sable.

Quand j'eus fini mes jeux avec le sable, je me levai et je décidai de me tremper. J'aurais aimé me baigner nue, mais évidemment ce n'est pas conforme aux lois de sécurité.

Je mis un pied dans l'eau et ensuite l'autre. L'eau était très froide. Mais c'est le premier pas qui compte; après ça coule au rythme de la musique. C'est dur à affronter l'eau.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'eau ne se mêle pas au sable. Ils sont comme étrangers. Le sable reste bien seul, en couche de fond et l'eau vole au-dessus, légère, onduleuse. C'est bien ainsi. C'est si laid l'eau qui se mêle au sable.

Je me suis rendue jusqu'au centre de l'eau. Il y avait des yachts qui passaient au loin. Alors ils créaient des vagues plus fortes que le courant normal; j'attendais, et quand je voyais les vagues venir à moi, je les arrêtais; je créais la mesure des vagues, je créais le rythme de l'eau pour moi seule, car les gens sautaient dans l'eau et ils ne voyaient pas les vagues venir; ou quand ils les apercevaient, au lieu de les arrêter, ils se laissaient aller avec la vague, mais c'était tout désordonné et moi j'aime l'ordre intérieur (on aime souvent ce qu'on n'a pas). J'aime l'ordre de la vague que forme l'eau.

Les gens devaient savoir que je ne me coucherais plus dans le sable, car on ne confond pas la pourriture et la beauté; on ne confond pas la mort et le sable.

Je créais le rythme à la mesure de l'eau. A un moment donné, j'ai été frappée dans le dos par un ballon. On m'a distraite de l'ordre que j'établissais; je n'ai pas pu créer la mesure de l'eau

et j'ai coulé sur la vague comme les autres; et je me suis noyée. Ils croyaient que c'était un jeu; ils ne m'ont pas ramassée. Ils ignoraient (je ne pouvais pas leur dire, je ne les connaissais pas) ils ignoraient que je ne pouvais pas, comme eux, me laisser emporter par la vague. Ou je rétablis l'ordre de la vague ou je suis dévoré par la vague. Ils ne savaient pas que juste le frôlement du ballon dans le dos, ça nuit, quand on ne connaît pas le ballon.

Et je me suis noyée. J'aurais dû savoir qu'il est dangereux de se baigner quand on est seule, quand tout le monde nous regarde et que personne ne nous connaît.

A bien y penser, je me demande: si je m'étais baignée la nuit, dans l'obscurité, sans les jeux de ballon, est-ce que je me serais noyée? Je crois bien qu'un jour ou l'autre, devant la lune ou le soleil, il aurait fallu que je me noie. Après quelques minutes, on s'est aperçu que j'étais noyée. On m'a ramassée (il faut bien être mort pour qu'on s'occupe de nous) on m'a couchée dans le sable; on m'a transportée bien vite sur la terre; c'est le domaine de la mort. Alors les policiers sont venus; on a cherché dans mes effets pour m'identifier à quelque chose. Les gens parlaient:

"Moi je l'ai vue. Un moment donné ala calé et pis ala remonté trois fois à la surface."

Comme il se doit, je suis remontée trois fois à la surface, mais je ne connaissais personne, alors je suis redescendue trois fois.

N'ayant rien trouvé d'intéressant, les gens retournèrent dans l'eau, continuèrent à glisser sur la vague. Et ils me laissèrent sur la terre, entre la plage de sable et la route.

.... Le soleil rayonnait sur cette pourriture.

Je n'étais plus pour eux que débauche et décomposition. Mais moi, au matin, la température trop lourde m'étouffais et j'étais allée à la plage pendant la journée, pour éteindre la soif qui asséchait ma gorge. Car je cherche ma boisson enivrante — vibrante; ma boisson de feu qui brûle par-dessus la mort. Et la mer, puisqu'il faut l'édifier, je voulais la construire vague par vague jusqu'à l'équilibre, jusqu'à l'effondrement de la matière par le triomphe de l'eau... Mais ils ne m'ont pas compris.

Cécile POIRIER